

MELANGES RELIGIEUX

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII. Montreal, Mardi, 24 Juillet 1849. No. 90

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 24 JUILLET 1849.

PROSPECTUS.

En nous chargeant de continuer la rédaction d'un Journal auquel est dévolue la haute mission de défendre la Religion et de combattre pour la cause de l'Eglise, nous nous imposons sans doute, une tâche vaste et difficile. Nos prédécesseurs dans la carrière où nous nous lançons, rencontrèrent de pénibles obstacles; et, à part les jouissances intimes que donne toujours l'acquiescement consciencieux du devoir, souvent le journalisme ne les nourrit que d'un pain bien amer. Cependant, nous venons avec ardeur et dévouement prendre la place des jouteurs qui se retirent; nous venons, avec joie, offrir à la Religion, c'est-à-dire à la vérité et à la vertu, l'obole de nos talents. Dans un temps de tempêtes sociales, comme le nôtre, il serait plus doux de se tenir dans le port et d'y jouir du calme et de cette heureuse tranquillité que l'on goûte loin du théâtre agité où se joue le drame social. On ne courrait pas le risque d'être froissé au milieu de la lutte acharnée de tant de passions, ou d'être écrasé, broyé, peut-être sous les débris de qu'on entassent les révolutions. Mais, serait-il honorable, serait-il même chrétien, de s'ensevelir dans un insoucieux repos, quand tout est mouvement, activité autour de soi; quand nous savons d'ailleurs, que la vie de l'homme ici-bas est une lutte, et que le fils de l'Eglise, surtout, ne doit déposer les armes que sur le seuil de la Patrie Céleste? Quoiqu'il en soit, nous nous en coûter, nous nous mèlerons donc, selon les exigences de notre importante mission, au bruit, aux troubles, aux agitations de la civilisation actuelle. Si le royaume du Christ n'est pas de ce monde, les luttes de son Eglise doivent se livrer dans le monde. C'est sur les royaumes de ce monde qu'elle doit exercer son influence salutaire et régénératrice. Elle a pour mission de les pénétrer, de les imbibés de l'esprit qu'elle reçoit au Cénacle. A son origine, voyez comme elle comprit son mandat et comment elle sut le remplir. Voyez comme elle s'attaque non seulement à l'individu et à la famille; mais aux nations, au colosse de l'empire romain lui-même. Sa mission n'est point changée. Le bruit de ses enseignements doit retentir aux oreilles des peuples, et les apologistes de ses doctrines, doivent les soutenir comme il convient de soutenir la meilleure et la plus sainte de toutes les causes. Or, parmi les moyens que la civilisation actuelle fournit pour la diffusion de l'enseignement catholique, un des plus efficaces, après la chaire, c'est la Presse Périodique. La presse est la reine des temps modernes. Cette puissance dont les ennemis de l'ordre se servent pour détruire, pourquoi ne s'en servirait-elle pas pour édifier et pour conserver? Pourquoi le laïc, pourquoi le prêtre, ne s'emparerait-il pas de ce levier si puissant, pourquoi ne ferait-il pas retentir par les mille voix de la presse les magnificences du catholicisme, ses bienfaits, le bonheur du vrai croyant et ses glorieuses destinées. Qu'importe après tout, que la parole de Dieu tombe d'une chaire ou qu'elle vole stéréotypée par la presse, pourvu qu'elle atteigne les âmes, les éclaire et les change. Ces feuilles légères jetées aux quatre vents, sont portées par le souffle de Dieu vers les âmes. Saint Paul annonça l'évangile sous les dômes de l'Arcopage et sous les lauriers d'Academus; Origène fit parler un langage chrétien à l'Académie d'Alexandrie; les premiers apôtres des Gaules évangélisèrent les peuples sous le chêne druidique; et dans les savanes du nouveau monde le missionnaire confia son zèle au dogme catholique et la croix du fils de Dieu à l'écorce des arbres séculaires ou aux sables du rivage, pour convertir le sauvage qui fuyait son approche. La presse peut être aussi un utile véhicule aux enseignements de la foi, aujourd'hui surtout que le tourbillon social, entraînant toutes les intelligences dans un mouvement rapide, leur ôte presque l'aptitude et surtout le goût pour chercher la vérité dans de longs traités et dans des volumes compactes. La forme du journal est plus attrayante, et plus en rapport, aussi soit avec la légèreté de l'esprit soit avec le peu de loisir que laisse l'incessante activité dans laquelle nous lançons nos institutions modernes.

On ne peut donc s'empêcher de le reconnaître, le journalisme peut et doit être regardé comme une des grandes œuvres du jour, comme la puissance qui agit le plus efficacement sur la société, ou pour l'égarer et la corrompre, ou pour l'éclaircir et la guérir. C'est lui qui s'op souvent dirige l'esprit de la famille, influe sur les lois et les destinées des états, éloigne les peuples de la religion ou les en rapproche, par la manière ou mal-

veillante ou favorable dont il parle de tout ce qui s'y rapporte. Aussi, le journalisme religieux est-il, dans son objet et dans la nature de ses travaux, une sorte d'apostolat, par lequel la vérité, et surtout la vérité divine, est chaque jour défendue contre l'erreur, l'injustice démasquée, l'abus détruit, le pouvoir oppressif intimidé, et cela uniquement par l'autorité d'une parole ferme, publique, infatigable, et surtout toujours vraie.

Si telle est l'importance et la salutaire efficacité du journalisme vraiment et consciencieusement catholique, il convient donc de faire en sa faveur des sacrifices. C'est pour tous une œuvre de dévouement que la Religion et la Patrie réclament. Ne pas y coopérer quand on le peut, c'est en soi une omission coupable, puisque c'est refuser à la Religion, et par suite à la Patrie, un concours dont elles ont besoin.

Honneur aux gens de bien, aux catholiques vraiment intelligents de leur vocation, qui ont compris qu'ils devaient venir en aide à la sainte cause, celle de la vérité et de la vertu. Honneur au laïc plein d'énergie et de dévouement auquel nous succédons dans la tâche pénible de la rédaction des *Mélanges Religieux*. Sans accepter la solidarité de toutes les opinions qu'il a pu émettre, ni regarder tous ses adversaires comme nos adversaires nous aimons à reconnaître la persévérance et le talent avec lequel il a poursuivi son œuvre.

Maintenant, nous dirons au public catholique, tant laïc qu'ecclésiastique: nous comptons sur votre bienveillant concours: nous espérons que les abonnés aux *Mélanges Religieux* continueront d'encourager l'œuvre si éminemment utile à laquelle nous nous dévouons; et, qu'au besoin, ils nous viendront en aide par leur science et leur expérience. Nous aimerons à nous ressouvenir que nous ne sommes que des soldats d'avant-garde, et qu'après nous marche, pour nous soutenir, une phalange nombreuse et serrée.

Le titre, comme l'objet de notre Journal restent les mêmes. Nous nous interdirons sévèrement toute *polémique de partis* en matière politique; mais nous sommes loin de vouloir nous condamner à un mutisme abject sur les affaires du pays. Nous tâcherons, au reste, de rendre notre Journal intéressant par le choix des nouvelles; nous donnerons des résumés des thèses politiques soutenues par les différents partis; et si parfois nos convictions se décelent, et paraissent se placer dans un bassin de la balance plutôt que dans un autre, nous nous conduirons toujours vis-à-vis de ceux qui ont comme nous le droit de parler et d'écrire avec la modération et la courtoisie convenables.

Nous accueillons avec empressement et reconnaissance toutes les correspondances, avis et réclamations que nous pourrions insérer dans notre Journal, c'est à dire ce qui se rattache à la religion, à la politique telle que nous voulons la traiter, au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, aux sciences, à la littérature; en un mot, tout ce qui concourt à la prospérité publique, y pourra trouver place. Quant à la responsabilité de notre rédaction, nous dirons franchement au public notre pensée. Pour ce qui tient aux doctrines religieuses, nos Supérieurs ne manqueraient pas de nous redresser, si nous nous égarions. Mais pour nos opinions sur les matières mixtes ou profanes, nous prétendons en assumer nous-mêmes la responsabilité, et ne voulons qu'elle retombe, en aucune façon, sur ceux avec qui nous sommes liés par état ou par toute autre circonstance.

Jos. LA ROCQUE, Prêtres.
Fois. JOS. CENAS,

NOUVELLES D'EUROPE.

M. F. Gaillardet, dans sa correspondance du 28 juin 1849, au *Courrier des Etats-Unis*, nous fournit les détails suivants sur les hostilités romaines:

"Paris, 25 juin 1849.—Depuis la dépêche du 22, que le gouvernement a publié le 24 au soir, il n'a été reçu aucune nouvelle de Rome. Aussi les imaginations se sont-elles données carrière, et les bruits les plus contradictoires ont-ils été répandus suivant les optimistes, les triumvirs romains auraient capitulé, reconnaissant l'inutilité de toute résistance, après le progrès de l'armée française, et après la déroute des insurgés de Paris et de Lyon sur le triomphe desquels ils avaient compté. Suivant les pessimistes, les triumvirs et les *condottieri* qui sont à leur solde, auraient résolu de se défendre quand même et de s'ensevelir sous les ruines de Rome, plutôt que de céder. En escaillant les bastions, nos soldats auraient trouvé une seconde muraille d'une épaisseur formidable, construite depuis peu, et qu'il leur aurait fallu battre en brèche, comme la première. On parle d'une mine souterraine qui aurait englouti un bataillon tout entier. Les versions des alarmistes ont d'autant plus trouvé de créance à la Bourse, toujours penchée de sa nature, que diverses correspondances, sympathiques à la cause de ces révolutionnaires Romains, ont annoncé qu'en cas de revers ces derniers vœu- liaient, en nouveau Erosrates, s'immortaliser par quelque grande catastrophe. Aussi les fonds publics ont-ils perdu une partie du terrain qu'ils avaient regagné! La vérité est que les soldats de Garibaldi ne semblent reculer devant aucune extrémité, aucune dévastation, j'ajouterai même aucune férocité. Si l'on en croit des lettres nombreuses, ces romains, si fiers des monuments historiques de leur cité, se sont rendus coupables des dévastations les plus déplorables dans la villa Panfilii, au dehors comme au dedans de Rome; ces nouveaux barbares ont pointé leur artillerie contre nos ambulances. Plusieurs de nos blessés ont été atteints: le général Oudinot les a fait transporter plus loin, en ayant soin de ne pas mettre de pavillon qui, au lieu de les protéger, les indique à la fureur des assiégés. Ceux-ci excuseront probablement cet acte, contraire à toutes les lois de la civilisation et de l'humanité, par le fait que quelques-unes de nos bombes sont tombées près du lieu où

siégeaient les représentants romains, ce qui les a fait aussitôt transporter leurs séances au Quirinal, mais c'est là un fait essentiel, car il est prouvé et reconnu par tout le monde que nos artilleurs font tous leurs efforts par épargner les monuments de la ville éternelle. Ces précautions, ces ménagements sont la cause principale des auteurs de ce siège où l'on aura vu les assiégés plus craintifs, plus respectueux du grand nom et des grands souvenirs de Rome que ne le sont ses défenseurs."

LEDRU-ROLLIN.—Le même correspondant s'exprime ainsi touchant les mesures disciplinaires et urgentes proposées par la commission à l'Assemblée nationale:

"Quand comprendrons-nous, en France, que la liberté ne gagne rien, qu'au contraire elle perd tout aux bouleversements? Les Moinagnards joignent l'aveir compris, non seulement en voyant les vides que la suite des continuances a faits dans leurs rangs, mais encore en entendant la lecture du nouveau projet de règlement arrêté par la commission de l'Assemblée. Afin de meure un terme à ces interruptions, à ces scènes scandaleuses qui ont trop souvent déshonoré l'Assemblée nationale depuis un an, la commission a proposé d'ajouter une pénalité sévère au rappel à l'ordre des interrupteurs. Cette pénalité sera d'abord la privation de la moitié du traitement quotidien que touchent les représentants, puis l'exclusion pour un temps limité et même l'arrestation dans l'hôtel de la Présidence. Si ces mesures disciplinaires avaient existé, M. Ledru-Rollin n'aurait probablement pas jeté son appel aux armes du haut de la tribune, ou s'il l'avait fait, il serait prisonnier de M. Dupin, au lieu d'être en fugitif devant les limiers de la police. A propos de ce tribun errant on a annoncé son arrivée en Suisse; mais cette nouvelle paraît avoir eu pour but de dépister la police qui, de son côté, m'assure-t-on ne fut semblant de le chercher que pour le forcer à déguerpir. Ce double jeu forme une scène assez piquante de la grande comédie des révolutions humaines."

Depuis que l'on a trouvé, au Conservatoire des Arts et Métiers, des tuniques et des képis, des pantalons et des proclamations garances, cet établissement a changé de nom. Il ne s'appelle plus maintenant que: "Conservatoire des arts émeutiers."

Un modéré voyant un de ses amis se joindre à la manifestation du 13 juin, voulut le détourner de ce ridicule projet.

Soit! répondit fièrement l'agitateur; des gens comme nous ne s'arrêtent pas à des semblables considérations.

L'événement a prouvé en effet que rien ne pouvait arrêter des gens comme eux... ils comment encore.

—On lit dans la *Gazette de Lyon*:

Hier, 17 juin le 17e léger a fait les funérailles de ses morts. "Il y avait dix cercueils, tous étaient reouverts d'une partie des vêtements de ceux dont ils contenaient la dépouille mortelle. Sur les trois premiers, on voyait les insignes d'officiers, et sur trois autres les galons de caporal; la plupart de ces vêtements étaient criblés de balles, maculés de boue et de sang.

"Ce spectacle, triste fruit des menées anarchiques des socialistes et des républicains rouges, impressionnait vivement notre population. Nous avons vu pleurer plusieurs personnes.

"MM. les généraux Géméau, Magnan, d'Arbouville et un grand nombre d'officiers de tous grades et de toutes armes assistaient à cette cérémonie.

"Le brave colonel du 6 léger a couru les plus grands dangers pendant l'action. S'étant avancé seul pour reconnaître comment était défendue une barricade à la essayé le feu d'insurgés embusqués derrière celle-ci plusieurs balles ont sifflé à ses oreilles; l'une d'elle a traversé son képi. Tel est le fait qui avait donné naissance au bruit de la mort de cet officier supérieur: heureusement il n'a pas même été blessé.

"Au moment où le combat était le plus vif, on a vu avec émotion M. l'abbé Pèyrel, aumônier de Sainte-Elisabeth sortir de l'église revêtu de l'étole et du surplis, et de diriger au milieu des dangers de toute espèce sur les lieux où la mort faisait le plus de victimes, afin d'y exercer son saint ministère. Nous constatons avec bonheur qu'il a partout été accueilli avec respect; il a reçu la confession de tous les insurgés dont la vie était menacée. Un seul a refusé d'entendre les suprêmes consolations de la religion.

"Plusieurs soldats dangereusement blessés ont également reçu avec empressement les consolations que leur apportait le digne abbé."

LES PRÉVENUS DU 13 JUILLET.—Le nombre des personnes arrêtées, à raison des événements du 13 juin, s'élève encore à plus de 200, bien que beaucoup de mises en liberté aient eu lieu dans ces derniers jours. Il est présumable que ce chiffre sera dépassé par suite des découvertes de l'instruction. Tous les inculpés, sans distinction, se trouvent renfermés à la Conciergerie. On leur a consacré la partie de la prison qui environne les îles femmes: c'est la partie la plus spacieuse de cette maison de justice. Les représentants du peuple arrêtés à l'occasion de cette journée, ainsi qu'un certain nombre d'autres prisonniers, ont été placés à la pistole. On a été obligé, à cause de leur nombre, de placer deux prévenus dans chaque chambre. On sait, d'ailleurs, que la Conciergerie contient quelques autres condamnés ou accusés politiques, qui n'appartiennent pas à l'affaire du 13 juin. On y compte, notamment M. Prondhoc, réinstallé, sur sa demande, dans cette prison, et M. Hardouin, secrétaire de la commission des récompenses nationales, inculpé de faux et détournement des deniers publics. Plusieurs des inculpés ont obtenu, dit-on, la permission de se réunir le soir pour prendre en commun leur repas.

—Il paraît définitivement arrêté, dit le *Droit* du 21, que la haute cour de justice tiendra ses séances à Versailles. Les documents saisis et les preuves recueillies par l'instruction sont de nature à faciliter singulièrement les investigations de la justice, et tout porte à croire que, vers la fin de la semaine prochaine, ou dans les premiers jours de celle qui suivra, la chambre du

conseil sera appelée à statuer sur les mises en prévention.

Les représentants arrêtés et les principaux chefs de la tentative d'insurrection du 13 juin seront seuls traduits devant la haute Cour de justice. Les autres accusés seront renvoyés devant le Cour d'assises et le tribunal correctionnel.

LES ROUGES.—La scission qu'on prévoyait dans la Montagne est aujourd'hui, assurément, un fait accompli. Les parlementaires se sont séparés nettement des insurrectionnistes, et ils viennent de former une réunion à part, sous la présidence de M. Grévy. MM. Emmanuel Arago et Crépu en sont vice-présidents; MM. Versigny et Bancal en sont secrétaires. M. Crépu est un ancien journaliste de l'Isère, nommé conseiller d'Etat par la constituante, et qui donna sa démission pour entrer à la législative. MM. Bancal et Versigny sont deux des plus jeunes membres de l'Assemblée, qui ont déjà fait preuve à la tribune de quelque facilité parlementaire.

MADAME MARRAST.—On lit dans le *National* sous la date du 23 juin: "Un de nos amis, M. A. Marrast, ancien rédacteur en chef du *National*, dernier président de l'Assemblée constituante, vient d'être frappé dans ses plus chères affections. Après une longue maladie, qui, depuis quelques semaines, avait pris un caractère des plus menaçant, Mme A. Marrast a été enlevée, ce matin, entre sept et huit heures, à sa famille à ses amis, et elle avait pour amis tous ceux qui avaient pu apprécier l'élevation de son âme, l'originalité de son esprit, la bonté de son cœur. Le monde, où elle a tout-à-coup été jetée presque à contre-cœur, ne la connaissait réellement pas."

GRAND-DUCHÉ DE BADE.—L'insurrection badoise est complètement vaincue. L'entrée des Prussiens sur le territoire badois a déterminé un mouvement de réaction, dont une correspondance adressée de Darmstadt le 24 juin à la *Gazette de Gologne* rend compte dans les termes suivants: "Les derniers convois de la Bergstrasse ont apporté les débris suivants sur la reddition de Manheim et de Heidelberg. Le 2e régiment de dragons badois, qui avait, plus que les troupes des autres armées, senti la fausse position dans laquelle s'étaient placés les militaires, ne se pressait pas d'obtempérer aux ordres du chef militaire Mieroslawski. Les menaces de ce hardi aventurier ne firent que rappeler à leur devoir les soldats égarés; la partie saine de la population de Manheim s'associa à ce mouvement, et lorsque les membres du gouvernement, Tritzschler et Mardes s'apprêtèrent à emporter de nouvelles sommes des caisses publiques, les dragons se mirent à leur poursuite et les ramenèrent comme prisonniers. La réaction s'était donc effectuée à Manheim et le soir, vers les onze heures, les Prussiens du corps du général de Groeben firent leur entrée dans Manheim à la grande satisfaction des habitants. Dans la journée, Mieroslawski avait marché avec une partie de son armée contre le corps du général Hirschfeld. A Waghäusel, les deux armées se rencontrèrent, et les corps français furent bientôt mis en déroute et prirent la fuite dans plusieurs directions. Le gros de l'armée ennemie se dirigea vers les montagnes. La réaction ne tarda pas à gagner Heidelberg, où les Prussiens sont entrés ce matin à trois heures. Les barricades du pont de Ladenbourg sont enlevées: dans peu de jours, le chemin de fer sera rétabli jusqu'à Manheim et de Heidelberg. Le bourgmestre d'Eberbach, dans la maison duquel on a trouvé cachés deux canons et d'autres armes, a été arrêté et amené à Darmstadt.

On écrit le 24, de Francfort, au même journal: La prise de Manheim et de Heidelberg a terminé la guerre sur le Neckar intérieur. La tranquillité règne dans ces deux villes. Nous n'avons pas reçu de nouvelles importantes du théâtre de la guerre. Suivant des bruits incertains, Mieroslawski se serait retiré dans les gorges de la Forêt-Noire. Il est à supposer que le mouvement contre-révolutionnaire s'est propagé jusque dans la capitale, car on a reçu à Paris, le 27 juin la dépêche télégraphique suivante: Calsruhe a été occupée hier par les Prussiens. Deux régiments badois ont passé de leur côté. Les insurgés se concentrent à Rastatt. Le gouvernement provisoire s'est retiré cette nuit d'Offenbourg à Fribourg. Les détails manquent naturellement encore sur ces derniers événements.

POMMES DE TERRE.

M. LE RÉDACTEUR,

Comme il est à peu près constaté que les recherches les plus savantes, les plus soignées sur la nature et les conditions du développement de la maladie des pommes de terre (*patates*), sont restées jusqu'ici sans aucun résultat appréciable, permettez-moi de vous soumettre respectueusement le succès partiel que j'ai obtenu après plusieurs années d'expériences. Frappé de la rapidité avec laquelle se propageait cette terrible maladie et de la simultanéité de l'attaque du tubercule et de sa tige, à une période à peu près déterminée de la croissance de cette dernière, je fus porté à attribuer cet effet à certaines conditions de l'atmosphère qui, à un point donné, se trouvaient en rapport intime avec celles de la plante. Je remarquai aussi que la maladie n'attaquait la tige que plus ou moins de temps après la floraison; avant, il est vrai, que le tubercule ait atteint sa croissance naturelle et sa parfaite maturité; mais toujours à un temps où il est possible, non seulement de s'en nourrir, mais encore de le conserver. J'essayai de préserver de cette contagion un petit champ de deux minots de semence, en fauchant les tiges, à l'exception de quelques rangs où je laissai ces jardières pour point de comparaison. Mais, soit qu'elles eussent déjà été infectées ou qu'elles eussent été fauchées trop haut, je ne trouvai que bien peu de différence entre elles.

Je répétai le même procédé les années suivantes, ayant soin de faucher les tiges aussi court que possible, et je réussis à les préserver presque entièrement. Enfin, cette année, je les ai fait couper à la main sous terre, ayant soin de plus, de recouvrir ceux des bouts de tiges qui se trouvaient entièrement ou en partie découverts pour en empêcher